

il tient le monde

7.1-13, 14-24

Le moment n'est pas encore venu pour moi.

Nous abordons ici le deuxième volet de l'évangile de Jean qui occupe les chapitres 7 à 12. On serait fondé de parler de deuxième « cycle » car nous repartons, comme au chapitre 2, avec un nouvel épisode familial suivi d'une nouvelle incursion au Temple. Pourtant, il ne s'agit pas d'un retour à la case départ. Le récit de Jean ne tourne pas en rond, il suit plutôt une spirale ascendante. Car il est clair que la tension est montée d'un cran : *les autorités juives cherchaient à le supprimer*. Elle augmentera encore après la résurrection de Lazare : *C'est ce jour-là que les chefs des Juifs prirent la décision de faire mourir Jésus*¹. Si le premier cycle est placé sous le signe du *mon heure n'est pas encore venue*, le deuxième commence par *le moment n'est pas encore venu pour moi* (qu'on peut comprendre comme « mon heure n'est pas encore venue — mais elle vient bientôt »²) et se termine par : *L'heure est venue où le Fils de l'homme va entrer dans sa gloire*³. Le troisième cycle, chapitres 13 à 20, sera celui de *l'heure était/est venue*⁴.

On remarquera aussi qu'à chaque nouveau cycle les échelles du temps et de l'espace se resserrent. Ce deuxième volet couvre la dernière saison d'activité de Jésus, du mois d'octobre (fête des Cabanes) au mois d'avril (la période de la Pâque⁵). L'action se déplace rapidement de la Galilée vers la région de Jérusalem — et y reste cantonnée ensuite. Le troisième volet couvre une période qui se compte en heures plutôt qu'en mois. L'action commence et se termine dans la pièce où Jésus a mangé une dernière fois avec ses disciples avant de mourir et tout se déroule dans un périmètre restreint, aux alentours immédiats de la ville. Ainsi le lecteur se trouve happé et entraîné vers le grand dénouement. La structure du texte est confondante d'intelligence, une pure merveille littéraire.

Ce deuxième cycle est donc organisé selon un modèle qui rappelle le premier. Il commence par deux petits tableaux qui demandent à être comparés avec ceux du chapitre deux. Mais Jean n'est pas esclave de la structure qu'il a donnée à son œuvre et si, au cœur de ce volet, nous trouvons deux nouveaux signes miraculeux, l'auteur leur donne beaucoup plus de place qu'aux deux guérisons de la première partie. Il développe donc largement les récits de la guérison de l'aveugle-né et de la résurrection de Lazare. Il est intéressant de souligner que les quatre signes de guérison choisis par Jean couvrent toute la gamme des maux qui affligent l'homme dans son corps, dans sa santé. Le fils du fonctionnaire a été terrassé par une fièvre, une maladie subite, aiguë. L'homme de Béthesda souffrait d'une condition chronique, d'une maladie de longue durée. L'aveugle était privé de la vue depuis sa naissance. Lazare a été atteint par le mal définitif qui guette tous les humains : la mort. L'effet cumulé de ces quatre récits est de proclamer qu'aucun de nos maux ne pose de problème pour la puissance du Fils de Dieu. Ces signes, comme les guérisons que Dieu accorde à ses enfants encore aujourd'hui, sont la promesse qu'un jour il nous délivrera définitivement de tous ces fléaux. Ceux que Jésus a guéris ont pu encore tomber malade par la suite et, n'en doutons pas, Lazare est mort une seconde fois, mais leur expérience reste comme un phare dans la nuit et rappelle notre espérance : *Je les ressusciterai au dernier jour*.

Au chapitre 7, la question de fond est toujours la même : Qui est Jésus ? À Cana, Jésus commençait tout juste à se faire connaître et la question restait ouverte. Ici, le Seigneur doit compter avec la « connaissance » qu'on croit avoir de lui, compter aussi avec les bruits contradictoires et les opinions diverses qui circulent au sein de la population et compter avec l'hostilité déclarée des autorités.

Jésus est désormais un homme recherché. Il est recherché par les autorités qui veulent purement et simplement le supprimer. Il est recherché aussi par la foule capricieuse pour laquelle il reste un mystère et

¹ Jean 11.53

² Comparer 7.33 : *Je suis encore pour un peu de temps parmi vous* ; voir aussi Jean 7.30 et 8.20.

³ Jean 12.23

⁴ Jean 13.1 ; 17.1

⁵ Cinq jours avant la Pâque, pour être précis.

un sujet de polémique. Il me semble qu'il faut comprendre qu'on n'a pas placardé des avis de recherche dans la ville. En fait, les autorités ne sont pas sûres de l'attitude de « la rue » et avancent avec précaution. Cette incertitude durera six mois et permettra à Jésus de continuer à circuler et à enseigner. Le projet des chefs de mettre Jésus hors d'état de nuire est contrecarré par leur propre crainte de provoquer un soulèvement populaire qui ne manquerait pas d'attirer les foudres de l'administration romaine. En tout cas, cela c'est l'explication politique de la situation. À un autre niveau, Jean nous fait comprendre clairement que c'est la volonté de Dieu qui se réalise : les « temps » de Jésus sont dans la main du Père.

Les deux tableaux qui débute ce chapitre s'organisent autour de deux pôles : Jésus et l'opinion publique, Jésus et la pensée du Père.

Jésus et l'opinion publique

Il y a donc un écho du chapitre 2 dans le fait que des membres de sa famille se permettent de dire à Jésus ce qu'il devrait faire. Les lecteurs qui connaissent un peu les fêtes juives pourront, par ailleurs, relever un autre clin d'œil de l'auteur en direction de Cana : celui qui a changé l'eau en vin, participera-t-il à la fête des Cabanes qui est aussi la fête des... vendanges ?

Voici donc les frères de Jésus qui s'improvisent conseillers en communication. Leur situation était sans doute inconfortable, entre ce frère déroutant et énigmatique et la foule qui, un jour, ne demandait qu'à le couronner et le lendemain lui tournait le dos. En tout cas, ils contestent le « plan-médias » de Jésus et essaient de lui faire comprendre qu'il s'y prend mal. « Ta popularité est en baisse⁶, il faut réagir ! » Ils lui conseillent, s'il veut vraiment *être connu*, s'il veut attirer l'œil du grand public, de profiter de l'affluence de pèlerins à Jérusalem pendant la fête et de leur « en mettre plein la vue ». En fait, les frères réclament, comme la foule galiléenne, toujours plus de signes miraculeux⁷.

Au chapitre 2, si Marie s'est vu remettre fermement à sa place, elle a néanmoins été exaucée et elle a été témoin d'une manifestation de la puissance de Jésus. Les frères, eux, n'auront droit qu'à la réprimande. Car il y a une différence fondamentale entre la mère et ses fils : à Cana, Marie a fait preuve de foi tandis qu'ici les frères sont habités par l'incrédulité. Pas de foi, pas d'exaucement, pas de signe. Jésus n'a pas pour vocation d'épater les incrédules.

Pour être juste, il faut quand même souligner que *les frères de Jésus ne croyaient pas en lui...* à ce moment-là ! Comme beaucoup de personnes de notre connaissance, ils ne croyaient pas encore, mais rien n'était perdu. Parmi les premiers lecteurs de Jean, beaucoup étaient sans doute au courant de la conversion des frères après la résurrection, de leur participation à la vie de l'église de Jérusalem. N'oublions pas que parmi ces frères il y avait Jacques qui est devenu un « pilier » de la communauté dans la capitale et qui, comme son frère Jude d'ailleurs, a écrit une épître qui figure dans le Nouveau Testament. Nous oublions parfois que l'incrédulité précède la foi — et que l'incrédulité d'aujourd'hui n'exclut nullement la foi de demain.

Mais revenons à Jésus face à l'opinion publique. Ces textes mettent bien en évidence le fait que Jésus n'avait pas de vocation politique. L'homme politique se soucie beaucoup de sa popularité, il adapte son discours aux attentes de ses auditeurs et peut difficilement éviter une certaine démagogie. *Celui qui parle en son propre nom recherche sa propre gloire.* Jésus est libre à l'égard de l'opinion publique. Il ne demande pas à être élu (il est déjà l'élu de Dieu), il ne cherche pas le plébiscite. Il demande simplement à être écouté quand il témoigne de la vérité sur l'homme et sur Dieu. Il sait que ce qu'il a à dire au sujet de l'homme est terriblement impopulaire et il assume d'avance l'hostilité que son message ne manquera pas de susciter : *Le monde... me déteste parce que je témoigne que ses actes sont mauvais.* L'extraordinaire indépendance de Jésus par rapport à l'opinion publique est le fruit de sa dépendance à l'égard du Père : *J'ai tout reçu de celui qui m'a envoyé.*

Si Jésus est notre pain de vie, nous devons nourrir notre façon de vivre de la sienne. La pression de

⁶ Jean 6.33. Une grande partie du ministère galiléen rapporté dans les synoptiques est résumé dans le premier verset du ch. 7. Le lecteur aborde donc l'épisode des frères avec le grand tri de la fin du ch. 6 encore à l'esprit.

⁷ Jean 6.30

l'opinion des autres s'exerce de bien des manières. Il y a, bien sûr, les sondages qui semaine après semaine nous assurent que 82% des Français sont pour ceci ou 76% des Français sont contre cela. Quelquefois ces informations nous confortent dans nos positions et cela nous fait chaud au cœur... (mais ce n'est pas forcément une bonne chose !). La plupart du temps, les résultats de ces enquêtes heurtent nos convictions chrétiennes et nous serrons les dents. Puis, il y a la pression des médias qui présentent des modèles de vie complètement décalés par rapport à la pensée de Dieu pour l'homme. Mais il y a encore la pression plus subtile mais quotidienne exercée par notre entourage, famille, amis, voisins, collègues... C'est la pression de nous **conformer** à des façons de penser et de parler, aux us et coutumes de notre siècle : « Il n'y a pas de mal à ça ! » Si vous avez le sentiment de nager à contre-courant, réjouissez-vous : Jésus est aussi passé par là !

Pourtant, si Jésus prend l'exact contre-pied des conseils de ses frères⁸, il ne serait pas juste d'en conclure que la vie chrétienne consiste à faire exactement le contraire de ce que le monde suggère ! Ce n'est pas si simple... Celui qui se dirige exclusivement par réaction au monde se laisse néanmoins dicter sa conduite par le monde qu'il honnit. Le plus important n'est pas que la majorité approuve ou désapprouve ce que nous faisons. Comme Jésus, nous choisissons la pensée du Père comme cadre et fil conducteur de notre vie.

L'église de Jésus-Christ et chacun de ses membres doivent être libres de témoigner de la vérité selon Dieu. Jésus nous montre la voie de la liberté. L'indépendance à l'égard du monde n'existe que dans la dépendance à l'égard de celui qui nous a envoyés. Le Fils, en se nourrissant de la volonté du Père, nous a montré le chemin.

Jésus et la pensée du Père

Jésus ira malgré tout à la fête, mais sans fanfare ni trompettes, et apparaîtra de nouveau au Temple, non avec un fouet mais avec un enseignement qui suscite l'étonnement. Dans le nom de la fête des Cabanes (ou des Tabernacles), il y a un rappel de cette déclaration du prologue : *il a dressé son tabernacle parmi nous*. Si le chapitre 2 nous rapporte comme un « clash » entre deux temples (l'un de chair, l'autre de pierre), le chapitre 7 nous montre le nouveau tabernacle de Dieu qui s'installe dans la cour du Temple de Jérusalem. Jean affirme ainsi que c'est Jésus lui-même qui a placé l'enseignement, appuyé sur les Écritures, au cœur de la vie culturelle de sa nouvelle communauté. Cet aspect important de la vie de l'église primitive, que Luc appelle *l'enseignement des apôtres*, trouve ici son modèle et sa justification.

L'indépendance de Jésus devant la tyrannie de l'opinion s'appuie sur sa conviction que ses temps sont dans la main du Père. Dans cet évangile, l'expression *son heure* désigne généralement l'heure cruciale de la mort du Sauveur. Mais ici Jésus parle d'un *moment* qui n'est pas encore venu pour lui et ajoute que, pour ses frères, *c'est toujours le bon moment*. Si l'heure de la crucifixion et de la résurrection fait partie des « moments propices » qui parsèment l'itinéraire du Maître, il y en a beaucoup d'autres. Ce sont ce qu'on pourrait appeler les « nœuds » du plan de Dieu — des déplacements, des rencontres, des interventions, des paroles qui répondent de façon particulière à la volonté du Père.

Ce que Jésus reproche à ses frères, c'est de vivre au hasard de leurs envies, sans aucun sens de direction. Ils évoluent au gré de leurs idées, pour eux *c'est toujours le bon moment* de faire tout ce qui leur passe par la tête. Jésus, par contre, est conscient d'être conduit par le Père. Cela n'entraîne chez lui aucun fatalisme mais l'incite à **vivre aux aguets**, pour être aux rendez-vous que lui fixe la volonté de Dieu. Ainsi, notre soumission au Seigneur ne doit pas être fataliste mais doit nous conduire à vivre sur le qui-vive pour discerner les *bons moments*, pour saisir les occasions propices que le Père sème sur notre chemin.

L'homme a ses moments... et bien téméraire est celui qui dit : « Je me convertirai à Jésus-Christ quand j'en aurai envie. » Peu après sa sortie d'Égypte, le peuple d'Israël a eu l'occasion de prendre possession du pays promis. Par sa rébellion et son incrédulité, il a laissé passer l'occasion — et quarante ans se sont écoulés avant qu'une nouvelle « fenêtre d'opportunité » ne se présente... *Aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, ne vous endurecissez pas !*⁹

⁸ avec tant de discrétion (v. 4) = en *kruptô* = secrètement (v. 10).

⁹ Hébreux 3.7-19

L'homme a ses moments — et pour le chrétien c'est encore plus vrai. Dans la ville où j'ai grandi, il y a un grand port de commerce, un port en eaux profondes où de grands navires entrent et sortent constamment par un chenal creusé à cet effet. C'est une illustration de l'homme qui cherche à se libérer de toute contrainte. À quelques kilomètres de là, il y a un petit port de pêche qui n'est accessible qu'à marée haute. À marée basse, les bateaux restés au port reposent sur la vase. L'existence des pêcheurs est rythmée par les marées. Dans la vie, il y a des ports où notre barque ne peut accoster qu'à marée haute... et le Père est seul maître de nos marées ! Jésus n'a pas attendu longtemps le feu vert pour monter à Jérusalem, mais il était important qu'il l'attende. Les incrédules, à l'exemple des frères de Jésus, ne suivent pas le rythme de l'Esprit. Ils ont leur propre programme et le réalisent au gré de leurs envies. Ceux qui suivent l'exemple de Jésus, qui ont soumis leur vie à la volonté de Dieu, doivent apprendre à attendre patiemment le moment de Dieu pour chaque étape de leur vie.

L'autre chose importante qui est rappelée ici, c'est que pour être capable de discerner la pensée de Dieu, Jésus, dans son humanité, s'était imprégné des Écritures. Nous frôlons à nouveau ici le mystère de l'incarnation, mais ce que nous devons au moins retenir c'est qu'il n'y a pas pour nous de discernement juste sans connaissance approfondie de la Parole écrite. Et, en plus, pour comprendre ce qui est écrit, il faut être **décidé à faire la volonté de Dieu**. Tant que notre première préoccupation sera de voir se réaliser nos rêves personnels (donc notre volonté), notre relation à la Parole restera ambiguë — nous retiendrons ce qui nous conforte et nous contournerons ce qui nous heurte. Quand on n'est pas dans une attitude de soumission et de dépendance devant le Seigneur, on ne peut attendre aucune certitude. Seul un véritable engagement de la volonté dans l'obéissance à la pensée du Père nous permettra d'être lucides. S'il y a, là encore, des moments précis où nous avons l'occasion de prendre position dans ce domaine, c'est aussi un combat de tous les jours. Mais notre immersion totale dans les Écritures et notre engagement à nous y soumettre seront récompensés, selon la promesse rappelée par Jésus : *Dieu les instruira tous*¹⁰.

Comment peut-il connaître à ce point les Écritures, sans avoir jamais étudié ? Dans le jargon des scribes, cette question indique que Jésus n'avait fréquenté aucune école rabbinique reconnue — ils avaient sans doute vérifié ! Même ses adversaires le reconnaissent, l'enseignement apporté est nourri des textes. Mais si Jésus et les scribes partent des mêmes Écritures, leurs approches et leurs motivations sont très différentes. Jésus pose comme principe une vérité que chaque enseignant dans l'église ferait bien de méditer : la motivation de celui qui explique et applique les textes bibliques ne doit pas être de faire admirer sa technique ou son talent mais de faire admirer *la gloire de celui qui l'a envoyé*. Comme Jésus a cherché à faire éclater la gloire du Père aux yeux de ses contemporains, le prédicateur doit chercher à faire éclater la gloire du Fils. Cette orientation, choisie et assumée, libérera l'enseignement de la vanité qui s'attache à tant de nos paroles et lui donnera les accents de vérité et de simplicité que le monde et l'église ont tant besoin d'entendre.

La présence du Seigneur dans l'enceinte du Temple est déjà une provocation. Il y ajoute cette question embarrassante : *Pourquoi cherchez-vous à me tuer ?*¹¹ Une partie de la foule n'est pas au courant des projets des autorités¹² et conclut que Jésus perd la tête. L'exposé qui va suivre prouvera non seulement que le Seigneur est parfaitement lucide mais aussi qu'il sait argumenter mieux que n'importe quel rabbin. Cette petite étude biblique est un modèle du genre.

Jésus démontre avec des arguments simples que ses adversaires le condamnent à partir d'une lecture simpliste — et donc intégriste et erronée — des textes. Le Seigneur va jusqu'à proposer qu'une des fonctions de la loi sur la circoncision était de montrer que la loi du sabbat pouvait souffrir des exceptions¹³. Il est probable, statistiquement, que les naissances de garçons se répartissaient sur les sept jours de la semaine. En conséquence, environ un petit garçon sur sept était circoncis pendant le sabbat — cela fait tout de même plus de 14% ! Et les autorités religieuses admettaient parfaitement la priorité de la circoncision. Se fâcher contre Jésus parce qu'il s'est permis, un jour de sabbat, de rétablir entièrement un homme diminué, c'était porter un jugement superficiel, à l'emporte-pièce (et, du même coup, escamoter la puissance et

¹⁰ Jean 6. 45 ; Esaïe 54.13

¹¹ L'expression *chercher à supprimer* est exactement la même aux versets 1, 19 et 20.

¹² Voir aussi l'ambiguïté exprimée aux versets 25 et 26.

¹³ **Pour cette raison** Moïse vous a donné la circoncision...

la portée du signe). Au fond, le Maître expose ici le fait que pour les pharisiens le sabbat était devenu une idole. La révélation du vrai Dieu en Jésus-Christ menace le faux dieu qui est l'instrument de leur pouvoir religieux sur le peuple. Ils poursuivront donc jusqu'au bout leur projet et élimineront le Fils au nom de leur fidélité à une fausse représentation de la pensée de Dieu.

La force de l'exemple de Jésus ici doit nous encourager à opposer la simple vérité biblique qui tient compte de toutes les données des textes aux interprétations simplistes du légalisme qui ferment la porte à l'opération de la grâce.

Que le Seigneur nous libère de la tyrannie de l'opinion publique et de la pression sociale pour vivre au rythme de l'Esprit, au service de la volonté de Dieu. Que la Parole éclaire notre route et nous aide à discerner les vrais *bons moments* ainsi que les indices de la grâce à l'œuvre dans le quotidien , à ne plus juger *selon les apparences* mais à *porter des jugements conformes à ce qui est juste*.